

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Jacques Poulin Charlie Brown dans la Bible

François Ricard

Volume 20, numéro 3 (117), mai-juin 1978

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60066ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ricard, F. (1978). Jacques Poulin : Charlie Brown dans la Bible. *Liberté*, 20(3), 85–88.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1978

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Chroniques

littérature québécoise

JACQUES POULIN : CHARLIE BROWN DANS LA BIBLE

On se souvient de la dernière scène de *Jimmy* : le chalet du héros, aux pilotis pourris, était emporté par les grandes marées d'automne, comme une Arche de Noé, vers le chenal de l'île Madame. Or le cinquième roman de Jacques Poulin, *les Grandes marées*, paru dernièrement chez Leméac, commence précisément là où s'achevait *Jimmy*, c'est-à-dire juste après ce Déluge, qui aura finalement déposé le héros — devenu Teddy Bear — sur les rives de l'île Madame, régénéré et prêt à assister à une nouvelle naissance du monde, ainsi que le laisse entendre la toute première phrase : *Au commencement, il était seul dans l'île.*

Et la structure mythologique des *Grandes marées* sera tout à fait celle de la Genèse, mais d'une Genèse qui n'a plus cette fois, en cas d'erreur, la possibilité de s'annuler dans un nouveau déluge. C'est, en quelque sorte, une Genèse de la dernière chance.

On ne peut pas, en effet, ne pas penser au récit biblique en lisant l'aventure de ce héros tout pétri de simplicité et d'innocence (comme le dit le seul nom qu'il porte : Teddy Bear), à qui un patron tout-puissant et hélicoptéré offre comme séjour une île où il a tout pour être comblé : maison, vivres, terrain de tennis, grande nature, et même une femme selon son cœur, puisque lui arrive bientôt, littéralement tombée du ciel, une Eve au doux nom de Marie (soeur de la petite Mary de *Jimmy*) avec qui il file durant quelque temps le plus parfait bonheur.

Durant quelque temps seulement, car les grandes marées, chaque mois (le roman dure d'un printemps à l'automne suivant), apporteront dans cet Eden une population de plus en plus nombreuse, qui peu à peu, sans que le héros puisse ni sache ni veuille se défendre, perturbera le bel ordre et la belle innocence du début, au point que Mary, à la fin, devra repartir et que Teddy Bear lui-même, malade et dépouillé de tout ce qui faisait son bonheur tranquille, se verra chassé de l'île à tout jamais par ceux qu'il y avait d'abord accueillis.

Il y a, dans cette intrigue toute simple, racontée comme si de rien n'était, une ironie implacable, dont la portée est au moins double. Ironie sociologique, d'abord, dans la mesure où le sort de Teddy Bear illustre directement l'impossibilité où se trouve l'individu, dans le monde actuel, de préserver dans la douceur sa propre intégrité. La galerie de personnages tous plus ou moins grotesques qui débarquent à tour de rôle dans l'île Madame, constitue en effet la caricature de tout ce que la société moderne peut compter de techniciens de la vie privée, dont la mission est de faire le bonheur de l'homme à tout prix mais qui ne réussissent au fond qu'à le priver de plus en plus de son seul bien : sa liberté. Le Professeur Mocassin, l'Auteur, l'Homme Ordinaire, l'Animateur social, le Thérapeute sont tous envoyés à Teddy Bear par le Patron qui, sosie de Paul Desmarais, représente parfaitement le pou-

voir tel qu'il se présente de plus en plus dans les démocraties contemporaines : prodigue, enveloppant, préoccupé par le bien-être du citoyen, soucieux d'assurer à ce dernier, même malgré lui, toujours sans lui, toutes les conditions nécessaires à son bonheur, un bonheur défini au préalable par ce Patron lui-même et ses thuriféraires de la publicité et de la sécurité sociale. Ces envoyés apportent à Teddy Bear la science, la littérature, l'organisation, la « dynamite de groupe », la médecine, tout ce que le monde moderne a inventé pour libérer l'individu de sa solitude. Et ils l'en libèrent si bien qu'il finit par en mourir. Par ce côté satirique, *les Grandes marées* rejoignent directement quelques autres oeuvres récentes de la littérature québécoise (*Sur le matelas* de Michel Garneau, *l'Hiver de force* de Réjean Ducharme ou *l'Isle au dragon* de Jacques Godbout) qui, elles aussi, sont marquées par la même ironie, par la même révolte douce contre l'enfer feutré de la bureaucratie technicienne.

Mais l'ironie de Poulin va encore plus loin, jusqu'à devenir même métaphysique. Elle vise, en quelque sorte, ce qu'on pourrait appeler l'inflation de l'être, la prolifération désordonnée, monstrueuse de la vie. Un homme est seul sur une île. Peu à peu, l'île se peuple, la vie l'envahit, l'ordre initial, sous cette poussée toujours plus forte, sous ce déferlement d'êtres, commence à se détraquer, l'île devient foire, le sens se disperse et se dissout, la création tourne à la pure multiplication, à la pollution, au débordement sans fin. Dieu se découvre apprenti-sorcier, comme le Patron de Teddy Bear. Il ne sait plus s'arrêter, il a perdu le contrôle de sa propre fécondité. Littéralement, il est devenu fou.

Dans la Bible, après la Création, Dieu s'est repenti : il a organisé le Déluge. Mais comme je disais plus haut, nous voici dans le monde d'après le Déluge, où ce grand balayage n'est plus possible, où rien ne saurait plus mettre un terme à la pullulation insensée du monde. Ainsi en va-t-il des personnages de Poulin : Jimmy, quand son sort est devenu intolérable, a pu s'enfuir dans son arche pour aller recommencer ailleurs. Mais le recommencement, dans *les Grandes marées*, échoue : il n'est pas plus possible qu'auparavant de vivre. Aussi Teddy Bear, à la fin, n'a-t-il d'autre choix que de re-

prendre la mer, comme avait fait Jimmy, mais c'est pour aller cette fois s'échouer sur une autre île qui, elle, n'est plus du tout le paradis qu'a été l'île Madame, mais au contraire le lieu du renoncement absolu, de la vieillesse et de la mort. Là, la peau de l'homme devient « dure comme la pierre ».

Je crains un peu, par ces propos, de donner une fausse idée du roman de Poulin, en le représentant comme une oeuvre grave, ce qu'il est, certes, mais c'est — comme toujours chez cet écrivain admirable — une gravité sobre et douce, on oserait presque dire une gravité joyeuse, c'est-à-dire, peut-être, la vraie gravité des enfants. *Les Grandes marées*, en effet, quoi que j'aie pu en dire, n'ont rien du roman dit philosophique, du roman à idées, du roman-essai. Bien au contraire — et c'est là un de leurs principaux mérites —, tout y est d'une simplicité (ce mot revient toujours sous ma plume, quoi que j'y fasse), d'une légèreté parfaites. Car Teddy Bear, le héros, est traducteur de bandes dessinées (d'où son nom : T.D.B.). Mais la bande dessinée est beaucoup plus que son gagne-pain, elle constitue pour ainsi dire le mode de sa vie et de sa pensée, en même temps qu'elle inspire l'esthétique du roman lui-même, dont l'humour rappelle celui de *Charlie Brown*, de *Félix le chat* ou des *Enfants du capitaine* et dont la narration a également ce côté concret, un peu stéréotypé et rapide qui fait le charme du récit dessiné. Cela donne une justesse stylistique qui fait peut-être de ce roman le meilleur de Jacques Poulin et sûrement l'un des meilleurs de l'année littéraire.

FRANÇOIS RICARD